

RETOUR de l'U.R.S.S.

par André Gide

118

C'est un petit livre plein de distinction, dont chaque ligne est saturée de sens et révèle une singulière acuité.

Pour nous autres Russes, la portée de l'ouvrage d'André Gide n'est guère dans les faits qu'il décrit et que nous connaissons tous depuis longtemps; elle n'est guère plus dans les attristantes découvertes que l'auteur a faites en U.R.S.S. L'esclavage spirituel qui existe en Russie stalinienne ne fut jamais pour nous un mystère.

La vraie signification du "Retour de l'U.R.S.S." consiste dans le fait que c'est Gide qui a écrit ce livre.

Celui qui est incontestablement le plus grand écrivain français contemporain, héritier d'une ancienne et profonde culture, qui vécut pendant longtemps dans une solitude aristocratique__étranger à la foule et se tenant loin d'elle__traversa il y a trois ans une crise spirituelle. A la suite de cette crise, il déclara " qu'il admire l'U.R.S.S. et qu'il l'aime d'un amour enflammé", qu'il l'aime comme une terre promise où l'homme, devenu vraiment libre et soustrait aux liens matériels, est appelé à créer un régime communiste parfait.

Gide se distingue des innombrables journalistes, écrivains et hommes d'affaires européens dont le "snobisme" pro-soviétique n'allait pas sans certains avantages personnels. Il était profondément sincère et conséquent avec lui-même dans son admiration de la "terre des utopies." Admiration sans doute étrange chez un être intelligent, cultivé, doué de sensibilité. Ayant pris au mot les maîtres et les apôtres de la nouvelle religion sociale, son esprit s'enfonçait de plus en plus profondément dans le communisme.

Il le prenait pour une doctrine de lumière, une doctrine qui

enseignait l'amour de l'homme libre et de l'égalité sociale.

Gide savait-il que ces apôtres étaient plongés jusqu'aux genoux dans le sang de ceux qu'ils avaient voués au supplice. Oui, ~~xx~~ il le savait, mais il n'avait guère tremblé. Le bonheur des générations futures pouvant et devant, sans doute être basée sur la destruction d'une race ancienne d'hommes, qui menaçaient de nuire aux conditions nouvelles.

Ces vues, inhérentes à maints Européens qui partagent l'idéologie de ~~l'homme~~ Gide, révèlent la profonde différence qui sépare notre humanisme russe de l'humanisme d'Occident.

Le livre d'André Gide m'apparaît tout particulièrement précieux et significatif, en tant qu'il nous montre, en la mettant entièrement à nu, l'âme de l'homme occidental moderne.

Le roman d'André Gide avec le Bolchevisme, roman monstrueux, impossible, et dont le dénouement fut tragique, avait été parfaitement possible pour le représentant le plus autorisé de la culture humaniste occidentale la plus raffinée. André Gide et Romain Rolland — Dostoïevsky et Tolstoï! L'opposition de ces noms incarne tout ce qu'il y a d'irreconciliable entre deux traditions culturelles: le goût occidental de la liberté et notre goût humanitaire. D'une part: " mieux vaut la non-résistance au mal que la réalisation du royaume de Dieu sur terre par la violence, le glaive et le sang..." D'autre part: "la destruction physique des classes ennemis n'est que l'inévitable "déchet" , dû à la construction du royaume de la justice sociale et d'une liberté spirituelle absolue, réservée aux générations futures. A la synthèse géniale de toute notre tradition religieuse et sociale réalisée par Dostoïevsky (l'entretien d'Ivan et d'Aliesha Karamazoff au sujet du " billet rendu) André Gide oppose le mythe de Demeter.

Les trente lignes qui précèdent l'avant propos au " Retour de l'U.R.S.S. " renferment, elles aussi, sans doute la synthèse de toute une

conception religieuse et sociale.

Demeter, sous les traits empruntés d'une Niania, pénètre à la cour de Keleos. La reine lui confie son dernier né, le futur Triptolème, l'initiateur des travaux des champs. Avec une apparente cruauté, mais en réalité avec un " immense amour " et le désir de transformer l'enfant en dieu, Demeter l'étend sur un lit de braise ardente. La déesse se penche sur l'enfant lumineux qui se tord dans les affres de la transfiguration. Mais la mère fait irruption dans la chambre, et, mue par un faux instinct de pitié, elle interrompt l'expérience surhumaine. Pour sauver l'enfant, elle perd le dieu.

Toute la critique que l'auteur adresse au stalinisme, critique sévère et d'une étonnante pénétration (Gide s'est rendu en Russie pour la première fois et n'y fit qu'un séjour ordinaire de touriste) est placée sous le signe de ce symbole: Demeter-Lénine a été remplacé par Staline, jouant le rôle d'une " mère trop tendre. "

La brillante expérience a été interrompue, et la Russie s'est dressée prématurément sur la couche de souffrance purificatrice, afin de retourner à la médiocrité. Mais à qui la faute? à " celui qui gouverne " ou aux conditions mêmes de la vie, à la faiblesse de la nature humaine, à l'aspiration des masses qui souhaitent la sécurité bourgeoise? André Gide n'a pas répondu à cette question, ou peut-être ne s'est-il pas résolu à dire ce qu'il savait déjà.

Comment comprendre, d'ailleurs, les réactions de ce fin observateur (et Gide a bien montré sa perspicacité en Russie)?

Devant la patience et le silence de mort d'une foule stationnant dans ~~les rues~~ la rue ou faisant la queue dans les magasins, dont l'air est irrespirable, ou règnent la saleté et la muflerie, dont les marchandises

sont d'un affreux mauvais goût, il n'a vu qu'une seule chose: les Russes " aiment attendre" et " n'ont pas de goût." Il est difficile de croire que la faible productivité de l'ouvrier russe puisse être sincèrement attribuée par Gide au fait que cet ouvrier fut de tout temps et demeure un " fainéant"; qu'il ne travaillait jadis que sous la menace du "knout" et qu'il ne travaille aujourd'hui que sous la pression de Stakhanoff.

Comment Gide, cet ami passionné de la liberté pour soi, pour le " travailleur intellectuel" (" il n'y a pas de création spirituelle sans liberté", répète-t-il à maintes reprises dans son livre) n'a-t-il pas compris que sans liberté, le travail physique des ouvriers d'usine et des Kolkhoziens, mène également, non pas à la création de valeurs nouvelles, mais à la corvée des bagnards.

Cette foule grise, sans visage, dans les rues de Moscou; cette foule qui a atteint un maximum de nivellement, et dont chaque homme, répète la même chose, si bien que l'étranger croit s'adresser toujours au même interlocuteur; cette sinistre collection de machines parlantes, représente-t-elle vraiment le peuple russe?

André Gide ne nous offre-t-il pas lui-même la clé de ces " particularités nationales", en décrivant son entretien /avec un peintre, dans le hall luxueux, réservé aux "élus" de l'hôtel de Sotchi.

Il y eut entre ce peintre X. et Gide une longue et chaude discussion au sujet de l'art. L'écrivain français chercher à prouver que tout conformisme, toute " ligne générale " en art, mène inévitablement à la mort. Le peintre X, " parlant à voix de plus en plus haute " déclarait que son interlocuteur raisonnait comme un bourgeois, et que

" pour sa part, il était ~~marxiste~~ bien convaincu, que le marxisme qui, dans tant d'autres domaines, avait déjà produit de si grandes choses, saurait aussi produire des oeuvres d'art. ?... Gide et le peintre se séparèrent sans être parvenu à s'entendre. Mais quelques instants plus tard X vint retrouver l'écrivain dans sa chambre, et lui dit, " à voix basse, cette fois: "

— Oh! parbleu! je sais bien...mais on nous écoutait tout à l'heure et...mon exposition doit ouvrir bientôt.

Du reste, Gide apprit à connaître par sa propre expérience le servage spirituel de l'U.R.S.S. Tantôt c'est son télégramme à Staline qui n'est pas accepté parce qu'il y manque une épithète grandiloquente/ et flatteuse: " chef des travailleurs" ou " père des peuples" tantôt c'est son discours qui est purgé de toute parole ou expression inopportune; tantôt on l'empêche de prononcer ce discours, ~~ou~~ il est dit entre autres que " du moment que la révolution triomphe, et s'instaure, et s'établit, l'art court un terrible danger, un danger presque aussi grand que celui que lui font courir les pires oppressions du fascisme: celui d'une orthodoxie. L'art qui se soumet à une orthodoxie, fut-elle celle de la plus saine doctrine, est perdu!"

Il est significatif, que Gide déclina dans son livre la responsabilité de tout ce qui serait publié en son nom dans la presse soviétique officielle.

Ayant fait par lui-même l'expérience de la " démocratie soviétique", André Gide en est venu à se dire qu'il faut apprécier et ^{Salvagardeur} ~~salvagardeur~~ la liberté " dont nous jouissons encore en France et dont nous abusons parfois." Sans doute pareil hommage à la liberté " bourgeoise" ~~marxiste~~ devrait-être rendu par certains ~~marxistes~~ représentants de notre émigration, portés à accabler et à flétrir cette liberté.

Il est impossible d'exposer en ces quelques pages toutes les observations si perspicaces de Gide, ainsi que toutes les conclusions qu'il en a tirées, conclusions bien attristantes pour les admirateurs du "socialisme en un seul pays." Mais ces conclusions ne s'enchaînent guère. Il ~~manque~~ manque un lien organique entre l'époque ~~stalinienne~~ ~~républicaine~~ pré-stalinienne et l'époque stalinienne, entre ces deux périodes de l'épreuve de la Russie par le feu de la "révolution prolétarienne." Gide n'a pas compris que la liberté ne peut jamais naître de la terreur.

D'ailleurs, André Gide s'est trouvé dans une société par trop aristocratique, il ~~est~~ a visité des coins trop pittoresques de la Russie, pour s'apercevoir des wagons emmenant les condamnés vers la déportation, et pour songer aux millions de détenus enfermés dans les camps de concentration. Il ressort de son livre que la Russie a été réduite à l'esclavage spirituel par une sorte de vieille habitude, "l'habitude du knout", ou sous l'hypnose de la propagande, personne n'osant exprimer son avis avant d'avoir pris connaissance de l'article de fond de la presse officielle.

La "vie heureuse" du fidèle sujet soviétique, ouvrier ou membre de la jeunesse communiste" se compose, selon l'amère sarcasme de Gide, "d'espérance, de confiance et d'ignorance", ignorance de tout ce qui se fait en Europe.

Mais est-ce que la foi en la "vie heureuse" ~~de~~ U.R.S.S. qui inspira Gide, ne se basait-elle pas, elle aussi, sur la confiance? (une confiance envers tout le mensonge de la propagande moscovite), et sur une ignorance totale de la réalité russe? Une ignorance qui persistait, bien que toutes les possibilités de connaître la vérité (même

sans se rendre en U.R.S.S.) soient données aux intellectuels d'Occident. A condition que ces intellectuels ne prennent pas des espérances pour des réalités et ne cherchent pas à justifier par le mythe de Demeter toutes les larmes et tout le sang versés en Russie au nom de " l'expérience interrompue."

A. Kerensky

" Les Annales Contemporaines"

t. LXII